dinaire du congé. Et ainsi avaient passé les jours, les mois, les années — quatre années — au quartier, au camp, aux manœuvres, à la guerre.

Ils s'étaient trouvés côte à côte sur le champ de bataille dans de graves moments, à quelques centaines de pas des canons ennemis, et après chaque décharge, tous deux s'étaient rapidement cherchés des yeux et chacun avait poussé un soupir de soulagement en retrouvant l'autre. Aux avant-postes ils avaient veillé ensemble pendant plus d'une nuit froide et pluvieuse, les pieds dans la boue, la figure coupée par le vent et le matin, à l'arrivée du bataillon qui venait les relever, ils avaient échangé un bon sourire, comme pour se consoler mutuellement.

Bien des fois, durant une longue marche d'été, ils avaient tous les deux compté les bornes de la route et bien des fois, arrivés à la dernière, ils s'étaient jeté un regard d'encouragement et de compassion.

Aux veilles des combats, durant ces heures où l'on prépare son âme aux coups de fusil qui viendront vous sonner le réveil, tandis que l'un s'étendait sous la tente et que l'autre le couvrait de son caban :

« Bonne nuit, mon lieutenant » avait dit le soldat et le lieutenant s'était bien aperçu que la voix tremblait légèrement et avec un accent aussi ému — « Bonne nuit » avait-il répondu.

Enfin, lorsque l'un apportait une lettre à l'autre, avant que celui-ci eût tendu la main pour la prendre, de légers sourires avaient déjà éclairé les deux visages. « C'est une lettre de la maison, j'en reconnais l'écriture, elle est de ta mère » ainsi avait parlé le premier sourire, et le second lui avait répondu : « Merci d'avoir deviné mon bonheur. »

Puis tous deux retombaient dans leurs habitudes taciturnes. Jamais le brave soldat, soit qu'il se présentât devant son officier, soit qu'il prît congé de lui, n'oubliait de saluer militairement son lieutenant. Ils vécurent ainsi durant quatre ans, mais le soldat avait déjà un an de présence lorsqu'il était devenu ordonnance, et le jour vint où le colonel reçut l'ordre de congédier sa classe.

Ce jour-là, il y eut entre l'officier et le soldat un peu plus de paroles que d'habitude ; les deux cœurs surtout se parlèrent plus longuement. « C'est tout ce que vous avez à me commander, mon lieutenant ? — C'est tout... — Tu sais que l'ordre de congédier ta classe est arrivé, tu pars dans dix jours. »

Il y eut un court silence et aucun d'eux n'osait regarder l'autre. « Puis-je m'en aller ? — Certainement. Va. » Cette fois-là le lieutenant avait ajouté : « Certainement. »

Le lendemain, l'officier était devenu soucieux et il n'ajouta plus une parole aux formules habituelles. Il en était de même de son soldat, seulement leurs regards se rencontraient plus souvent et le soldat faisait sa besogne moins vite afin de rester plus longtemps auprès de son lieutenant. D'abord il procédait avec une lenteur presque involontaire, puis cette lenteur devenait plus marquée ; à la fin même, il faisait semblant d'ôter la poussière là où il n'y en avait jamais eu, mettait en place les meubles qui s'y trouvaient déjà et, le plus souvent encore, absorbé dans ses tristes pensées, il agitait au hasard son plumeau sans toucher à rien ; pendant ce temps, l'officier restait debout, les bras croisés devant la glace où il suivait les mouvements de son soldat.

« Mon lieutenant, puis-je m'en aller ? — Certainement » et le soldat s'en allait. Il avait à peine descendu deux marches que de la chambre on entendait tout à coup : « Reviens ! » Et il revenait « Mon lieutenant a autre chose à me commander ? » « Non, rien. Je voulais te dire... mais non, je te le dirai demain. Tu peux t'en aller, va. » Peut-être l'avait-il rappelé pour le voir et, l'autre une fois sorti, il continuait à tenir les yeux fixés sur la porte par laquelle il avait disparu.

Vint enfin le jour du départ. L'officier était assis devant sa table tournant le dos à la porte. Son soldat devait venir prendre congé de lui. Il fumait, poussant en l'air de blanches spirales dont il suivait d'un air distrait la marche lente et tortueuse. C'était sans doute la fumée qui le faisait pleurer, mais de temps en temps, il essuyait ses yeux avec le revers de la main, étonné lui-même d'en voir tomber de si grosses larmes et il pensait : « Il fallait pourtant s'y attendre. A quoi sert de prendre la chose si à cœur ? Est-ce que je ne savais pas que je ne le garderais pas toujours et que le temps du service ne dure que cinq ans ?

« Cet homme a un chez lui, un champ, une famille où il est né, où il a grandi ; il a quitté tout cela avec peine et va retrouver tout cela avec joie ; je ne suis pas assez égoïste pour prétendre qu'il continue le métier pour mes beaux yeux. D'ailleurs, quel lien de reconnaissance l'attache à moi ? qu'ai-je fait pour lui ? que me doit-il ? je lui ai toujours fait mauvaise mine avec mon maudit museau de père grondeur. Aussi bien c'est mon tempérament, qu'y puis-je faire ? Rien. Je ne sais pas dire ce qu'il faut dire ! Soit! Mais au moins, fallait-il lui montrer une figure un peu plus humaine; enfin il est trop tard, il s'en va. Il retourne chez lui, labourer ses champs reprendre sa première existence et peu à peu, il perdra toutes les habitudes militaires. Il oubliera tout, son régiment, ses camarades, son officier. N'importe pourvu qu'il soit heureux. Mais combien de temps il me faudra pour m'habituer à une nouvelle figure ; pour que le matin en m'éveillant je ne m'attende pas à le voir là, devant moi, faisant son travail sans bruit dans un coin de la chambre, attentif à ne pas me réveiller avant l'heure! que de fois, à moitié endormi, j'appelerai l'autre par son nom! Tant d'années d'attachement dévoué, de service affectueux et puis... je le vois enlevé ainsi du jour au lendemain... Bah ! c'est le métier, il n'y a rien à dire. Il faut se résigner. Mais quel bon enfant, quel bon cœur c'était ! Si quelquefois en marche, brisé de fatigue, brûlé de soleil, étouffé de poussière, je m'arrêtais un instant, regardant autour de moi comme pour chercher un peu d'eau, aussitôt une main me présentait une gourde et une voix me disait : « Mon lieutenant, voulez-vous boire ? »

Si d'autres fois, en campagne, je m'endormais à l'ombre d'un arbre et que le soleil vint peu à peu à frapper mon visage, une main soigneuse plantait un branchage à côté de moi, tendait une toile de tente, ou accrochait une capote sur un faisceau d'armes, et le soleil ne m'ennuyait plus. Aussitôt arrivé à l'étape, après sept ou huit heures de route, les tentes disparaissaient et moi je le cherchais, l'appelant à tue-tête, où est-il ? qui sait où il est allé ? voyez un peu cette tête ! je le consignerai pour les jours de fête !... Une minute après, je le voyais venir de loin, courbé sous une grande charge de paille, marchant à pas inégaux criant comme un beau diable lorsqu'on veulait lui en voler une poignée, trébuchant dans les cordes, sautant haies et fossés, foulant aux pieds les sacs et les chemises étendues sur le sol, heurtant ceux qui dormaient et s'attirant une tempête de cris et d'imprécations.

»Il arrivait enfin près de moi, jetait la paille par terre, poussait un grand soupir, s'essuyait le front et... — « Mon lieutenant, me disait-il tout essoufflé, je me suis fait attendre, n'est-ce pas ? que voulez-vous, il n'y en avait pas plus près. »

»Il étendait alors sur l'herbe la botte de paille, en amoncelait une partie, posait un sac en guise d'oreiller, puis se tournant vers moi : — « Est-ce bien comme ça, mon lieutenant ? »

»Dans les marches de nuit, quand, accablé par le sommeil, je marchais en trébuchant et en serpentant, d'un côté à l'autre de la route, si je m'approchais trop du bord du fossé, une main légère se posait sur mon bras et me ramenait, tandis qu'une voix soumise et affectueuse me murmurait à l'oreille : — « Prenez garde, mon lieutenant, c'est le fossé ! »

»Mais que lui ai-je donc fait à cet homme pour qu'il m'ait entouré de soins et de tendresse comme une mère ? qu'est-ce que j'ai ? qu'est-ce que je suis, pour qu'il m'aime avec tant de dévouement, tant de dévotion ? Pourquoi ce pauvre jeune homme, aux traits simples, aux mains durcies par la bêche, aux membres roidis par les privations et les fatigues, sans culture ni éducation, né et élevé dans un coin de campagne, ignorant de tous les usages des villes, pourquoi est-il devenu affectueux et doux comme une jeune fille? pourquoi retient-il sa respiration pour ne pas me réveiller, me tire-il par les habits pour m'empêcher de tomber dans les fossés ? pourquoi me porte-t-il une lettre en la tenant du bout des doigts, comme s'il craignait de la profaner? pourquoi se sent-il heureux d'un regard bienveillant; d'une parole affectueuse, d'un signe, d'un reste ?...

»Ah ! il faut bien le dire, le cœur de l'homme ressent sous l'uniforme des émotions nouvelles et inconnues à qui n'est pas ou ne fut pas soldat. Le vulgaire ne suppose chez nous d'autres passions que celles qui bouillonnent dans l'âme au jour de la bataille : En vérité, le vulgaire nous connaît mal; il ne sait pas vue dans le métier militaire, le cœur non seulement ne vieillit jamais, mais qu'il rajeunit, qu'il reste ouvert aux tendresses plus suaves du premier âge, dans lesquelles son âme vit et s'exalte bien plus que dans les joies orageuses et émouvantes de la guerre. Oh ! qui n'est pas soldat ne comprendra jamais l'affection qui me lie à cet homme ! Il faut avoir passé beaucoup de nuits au bivouac, avoir fait beaucoup de marches au grand soleil, avoir été bien des fois aux avant-postes par une pluie battante, avoir souflert la soif jusqu'à crier, la faim jusqu'à défaillir, et avoir eu toujours à ses côtés un ami qui pendait sur vous sa capote, qui faisait sécher vos habits, qui vous apportait une goutte d'eau, qui partageait avec vous son pain. — Serviteur ? domestique ? qui l'appelle ainsi ? Ah ! quel blasphème ! Quoi ! parce qu'à mon appel, cet homme apparaît là, sur le seuil, me salue et fixe sur moi un regard plein de soumission ! Mais le signe que je lui fais pour qu'il baisse la main est aussi respectueux que l'acte qu'il fait pour la lever ! et cet homme m'abandonne, il part, il ne reviendra plus !»

En ce moment, l'officier entendit dans l'escalier un pas léger et inégal comme celui d'un homme qui monte en chancelant ; il tendit l'oreille sans tourner la tête, le pas s'approchait, il sentit son cœur se serrer, il se retourna... Le voilà, c'est lui, c'est le soldat !

Le pauvre garçon avait la figure bouleversée, les yeux rouges. Il salua, fit un pas en avant et resta immobile, regardant son officier qui tenait la tête tournée du côté opposé.

— Mon lieutenant, je viens..... je vais partir, mon lieutenant Au revoir ! lui répondit celui-ci en serrant les lèvres à chaque mot et en continuant à ne pas le regarder ; au revoir, fais bon voyage... retourne chez toi; travaille; continue à vivre en bon fils comme tu as vécu en bon soldat, allons, au revoir, au revoir.

— Mon lieutenant, balbutia le soldat en faisant un pas vers lui.

— Bien, bien, ne laisse pas passer l'heure, il est déjà tard... Va, va, et il tendit sa main au soldat, et le soldat la serra fortement. Ah ! mon lieutenant, répéta encore le brave garçon, mon lieutenant... et éclatant en sanglots, il s'enfuit sans pouvoir parler.

L'autre, resté seul, regarda longuement autour de lui, se retourna souvent vers la porte encore ouverte, puis tout à coup de grosses larmes lui jaillirent des yeux. Il prit sa tête entre ses mains et, longuement, cordialement, l'officier pleura son soldat. Ed. Deamicis.

(*Trad. par le comte Lapadu-Hargues.*)

REVUE DES SCIENCES

Les épidémologistes et *l'Astrologue* de la fable — Rapport du sol et de l'atmosphère et échanges entre eux des germes de maladies. — Recherches entreprises pour déterminer la façon dont se comportent les divers terrains par rapport aux courants d'air et d'eau qui les traversent. Les sols sablonneux et les sols argileux, — Intérêt pratique de ces études. — La civilisation chez les Kroumirs et à Alger. — Session du Congrès scientifique. — Statistique des opérations de conseils de révision depuis vingt ans. — Enseignements qu'on peut en tirer. — Moyenne des exemptions en France. Diversité de cette proportion suivant les départements et les provinces. — Causes régionales d'exemption. — Mouvements du chiffre des exemptions. — Variation de la taille. — Les descendants des Celtes et des Kymris. — Nature de l'empoisonnement des débris de la colonne Flatters.

Dans la recherche des causes des maladies qui nous menacent, nous faisons comme l'*Astrologue* de la Fable ; nous regardons plutôt en l'air qu'à nos pieds et nous accusons l'atmosphère de toutes les épidémies qui passent, sans songer au sol qui a, en réalité dans ces sévices, la plus grande part de responsabilité. Tel sol, telle atmosphère et telle atmosphère tel sol, pourrait-on dire aphoristiquement à ce point de vue. Ces deux milieux entretiennent en effet des échanges incessants, l'un prêtant à l'autre pour lui rendre un peu plus tard ce qu'il en a reçu. La circulation de l'eau entre l'air et la terre n'est que l'image sensible de la circulation des miasmes qui s'opère incessamment de l'un à l'autre, et le sol doit être envisagé comme une sorte d'appareil de condensation, d'éponge, s'imprégnant avec plus ou moins de facilité des germes morbides qui flottent dans l'air, suivant sa nature, les retenant ou les lui rendant et exerçant ainsi sur la santé des êtres qui vivent à sa surface des influences dont la réalité s'accuse à chaque instant par des épidémies.

L'étude des sols habités, envisagée au point de vue de la génération des maladies est toute récente et encore à peine ébauchée et l'hygiéniste bavarois Pettenkoffer a eu le mérite d'en signaler l'importance, et d'éveiller sur ce point l'attention des chercheurs Un médecin américain, M. Raphael Pumpelly, a répondu à cet appel et il a récemment tracé le programme expérimental de l'étude du sol dans ses rapports avec la santé. Comme il l'a fait remarquer avec raison, cette étude doit embrasser et réunir les trois questions suivantes : 1° la circulation de l'eau et de l'air à travers les sols de nature et de structure diverses ; 2° l'aptitude qu'ils ont à jouer le rôle de filtres pour séparer, de l'eau et de l'air qui les traversent, les matières organiques et minérales qu'ils contiennent; 3° la facilité plus ou moins grande qu'ont les différents terrains pour retenir les formes organiques inférieures et leurs germes apportés par les courants d'air et d'eau qui les traversent. On comprend l'importance pratique de ces études et si, au lieu d'être faites sur les sols eux-mêmes, dans leurs conditions naturelles d'agencement, elles ont porté exclusivement sur des échantillons de ces sols transportés dans le laboratoire, elles n'en ont pas moins un très réel intérêt. La salubrité des habitations et des villes n'est pas seule en jeu dans cette question, celle des eaux potables l'est également puisque ces recherches ont pour résultat de montrer ce que les eaux superficielles perdent ou gagnent dans leur trajet souterrain lorsque, aboutissant à des puits ou des sources, elles servent à nos besoins divers.

Dans un filtre dont la partie supérieure était remplie de l'échantillon de sol à étudier et dont la partie inférieure, isolée de l'autre par une toile métallique, était destinée à recevoir le produit de la filtration, M. Pumpelly a fait passer des liquides chargés de germes organiques et l'examen microscopique du liquide filtré lui permettait de reconnaître si ces germes passaient ou étaient retenus. Se servant successivement de sables de diverses natures, de gravier, de kaolin etc., il est arrivé à constater que les terrains sablonneux n'opposent aucune entrave au passage des bacteries qui, des water-closets et des cimetières, arrivent jusqu'aux puits pour les infester ; que, réciproquement, des sols de cette nature permettent à ces germes une circulation inverse, qui de ces terrains, les fait passer dans l'atmosphère des maisons ou des villes qui les recouvrent. Il est vrai que les terrains sablonneux, surtout si leur perméabilité est favorisée encore par la pente, laissent passer facilement les eaux et sont dans un état de siccité relative qui est une condition de salubrité, tandis que les terrains argileux gardent l'eau avec ce qu'elle contient, à une petite distance du sol et sont une cause d'humidité persistante et de contamination facile de l'air. Les eaux sont moins menacées par les terrains perméables ; l'atmosphère l'est davantage que les sols d'une pénétrabilité facile ; mais l'expérience le démontre, l'avantage, comme salubrité, appartient au sable sur l'argile. Les villes, comme les maisons, assises sur un fond sablonneux sont saines si le sous-sol est perméable ; le sable absorde en effet les eaux et les écoule par sa porosité ; mais si le sable repose sur un sous-sol d'argile, ces eaux, chargées de matières organiques stagnent, et il y a là une cause d'infection putride du sol. Cette étude des terrains envisagés comme réservoirs miasmes des les envoyant en haut dans l'atmosphère ou en bas dans es puits et les sources, est féconde en résultats pratiques ; et, s'il faut conclure avec une certaine discrétion des expériences de laboratoire à ce qui se passe dans les sols naturels, on ne peut doute qu'il n'y ait un grand intérêt à poursuivre ces recherches qui peuvent profiter aujourd'hui de procédés d'analyse et de données qu'elles n'auraient pas eus il y a dix ans.

Pendant qu'onse bat chez les Kroumirs et que la civilisation y fait son œuvre préparatoire, par la voie détournée du fusil et du canon, campés solidement sur le sol algérien, elle affirme qu'elle est chez elle et revêt la forme la plus avancée d'un congrès scientifique. L'*Association française pour l'avancement des sciences* avait décidé, en 1880, qu'elle tiendrait sa prochaine session à Alger ; elle a réalisé son projet, et les savants français, qu'on accuse volontiers d'être casaniers et de ne pas aimer à s'éloigner des Instituts et des Académies, ont répondu à cet appel en assez grand nombre pour que ces assises scientifiques aient eû un éclat réel. La section des sciences médicales, qui nous inspire naturellement un intérêt particulier, y a été présidée, avec sa distinction habituelle, par M. J. Rochard; les communications intéressantes y ont affué, et si l'on peut regretter qu'un plus grand nombre de travaux d'hygiène et de médecines algériennes ne soient pas produits et ne lui aient pas donné une couleur locale plus accentuée, on ne saurait cependant méconnaître l'intérêt et la réussite de cette entreprise. Qui sait si elle ne sera pas le point de départ du réveil de cette grande médecine arabe qui a jeté jadis tant d'éclat, et si quelque successeur des Averrhoës et des Rhazès ne viendra pas un jour, en burnous et en turban, renouer une tradition dont les anneaux sont rompus depuis tant de siècles ?

Les procès-verbaux pubiés, chaque année, par le ministère de la guerre sur les opérations des conseils de révision, constituent une source d'informations des plus intéressantes sur la valeur physique de la population française ; et les statisticiens ne manquent pas de l'interroger avec fruit. C'est ce que vient de faire M. le docteur Arthur Chervin, qui, réunissant ces documents annuels pour une période de vingt années sucessives, a dressé le bilan des disgrâces et des infirmités physiques de la race française, pour la période d'âge sur laquelle opèrent les conseils de révision. La proportion générale des jeunes gens exemptés chaque année pour défaut d'aptitudes corporelles est de 34, 31 pour 100, c'est à dire un peu plus de 1 sur 3 individus examinés. Les diverses provinces et les divers départements apportent, cela se conçoit, un contingent variable à cette légion de malingreux. La Moselle, les Ardennes, la Savoie et les Hautes-Alpes figurent en tête des départements les plus mal traites par cette statistique.

Dans les Ardennes, en particulier, on ne compte pas moins de 48 refusés sur 100 conscrits, c'est à dire à peu près, la moitié. LeMorbihan est à l'autre extrémité de l'échelle et n'a que 23, 5 exemptés sur 100. Les cinq départements de la Bretagne donnent une moyenne d'ensemble de 30 0/0, qui est au-dessous de la moyenne générale de la France ; la Normandie, malgre la beauté apparente de sa race n'occupe pas dans cette statistique un rang bien honorable et trois de ses départements en particulier : la Seine-Inférieure, l'Eure et l'Orne, comptent au nombre des plus défavorisés. Au centre le Loir-et-Cher, l'Indre-et-Loire, la Creuse, la Vienne, la Corrèze etc., voient exempter également une forte proportion de leurs conscrits. Par contre, le Nord, le Doubs, l'Ain, le Rhône, Vaucluse et le Var se signalent par la validité de leurs recrues. Les causes d'exemption étant déterminées d'avance par les réglements et étant permanentes (sauf la taille qui a déjà varié et variera peut-être encore), il faut, dans la pratique, considérer la sévérité des conseils de révision comme une quantité constante, et quand un travail analogue sera entrepris dans vingt ans, on aura, dans ce rapprochement statistique, un moyen de juger si la validité de la race augmente ou décroît.

M. Chervin, comparant à ce point de vue, les diverses périodes quinquennales depuis 1850 jusqu'à 1870, a constaté que les deux tiers des départements ont vu leur proportion d'exemptés diminuer ou rester stationnaire ; et un tiers ont accusé un accroisement sensible. Sous ce rapport, le centre a gagné, la situation s'est aggravée dans le midi et dans quelques départements du Nord et de l'Est. Le résultat d'ensemble est un gain, mais moins marqué qu'il ne faudrait.

On comprend que dans ce résultat d'ensemble, la propartion des exemptés, des causes diverses interviennent suivant la région. C'est ainsi que le conscrit normand est surtout refusé pour mauvaise denture ; celui du centre pour pieds-bots (explique qui pourra cette particularité) ; que les hernies dominent dans le Loir-et-Cher ; les varices ici, la gibbosité là, les scrofules ailleurs, et, quant aux goîtreux, les Hautes Alpes, la Savoie, les Ardennes, la Corrèze, la Dordogne, etc., les fournissent sutout, comme on le conçoit.

La taille est expression de race plus encore que la vigueur, mais quand on l'interroge dans le même pays, elle peut cependant être considérée comme l'indice d'une prospérité ou d'une échéance physique. La proportion des exemptés pour défaut de taille, c'est-à-dire des conscrits qui ont moins de 1 m. 55 varie en France suivant les départements, de 2, 1 à 9 8 pour 100. Ici encore la répartition de cette cause d'exemption est très variables. Les Landes, la Charente, la Haute Vienne, la Corrèze, la Dordogne, le Lot et les Hautes Alpes, se signalent par l'exiguité de tailles ; les départements de l'Est et du Nord, au contraire, envoie au conseil de révision des conscrits favorisés sous ce rapport.

M. Chervin fait remarquer que cette distribution géographique de la taille en France concorde assez exactement avec celle des deux races principales qui ont peuplé primitivement notre pays, les Celtes et les Kymris ; les premiers de petite taille et les seconds de stature élevée Mais Kymris et Celtes se sont bien pénétrés, et les courants d'invasion oni singulièrement mélangé leurs qualités propres : il ne faut donc pas attacher trop d'importance à ce rapprochement.

Parmi les incidents si dramatiques et si poignants du drame saharien qui a abouti à la destruction de la mission Flattors, le rapport adressé au commandant supérieur de Laghouat par le Kalifat de Ouargla, signale l'empoisonnement d'une partie de l'expédition par de la farine de dattes à laquelle les Touaregs avaient mélangé une herbe vénéneuse appelée *el-bettina*. Quelle était la nature de ce poison ? Les détails que fournit le rapport sur les symptômes qui se manifestèrent ne laissent aucun doute dans mon esprit à ce sujet : cet état d'ivresse, ces hallucinations, ces actes de folie furieuse, révèlent, à ne pas s'y tromper, l'action de la pomme épineuse ou datura ; il n'y a guère que ce poison qui produise des accidents de cette forme. Quel drame, et quel renouvellement, à soixante ans de distance, des faméliques horreurs de la Méduse !

Fonssagrives.

Bulletin du Commerce

Les Enchères de Londres

Londres, 21 mai, 4 h. 47 s.
Vente de la journée 8,500 balles.
Marché inchangé.

Circulaire de M. P. Pierrard courtier à Londres.
Londres, 21 mai 1881.

Les vendeurs ont profité de la demande active, en présence d'une grande affluence d'acheteurs, pour réaliser chaque jour environ 10,000 balles et davantage, pendant la 2me semaine d'enchères de laines coloniales.

L'amélioration générale s'accentue. Sur les Port-Philippe et Van Diémen pour peigne de nature fine extra, les courtiers-vendeurs ont constaté une hausse de 1 1/2 à 2 deniers sur février-mars, par suite de la concurrence des acheteurs français au début de cette semaine.

Les autres genres d'Australie, mérinos et croisées premières, pour le peigne, se vendent presque toujours aux cours les plus élevés de mars dernier.

Il y a une demande beaucoup plus active pour les agneaux en général. Les qualités fines et propres obtiennent 1 denier de hausse. Les genres défectueux sont mieux tenus qu'aux ventes précédentes et obtiennent les plus hautes côtes.

On peut encore acheter aux prix faibles de mars, les genres d'Australie, mérinos les plus défectueux, surtout en Scoured et les bonnes Cap. Les Cap inférieures en Scoured n'obtiennent pas d'améliorations. Çà et là, certains genres de croisées communes regagnent une partie du terrain perdu.

Dans beaucoup de stations d'Australie, les débordages et abats ont été faits consciencieusement et sont de plus en plus recherchés et payés quelquefois aux prix des toisons.

On a beaucoup apprécié la classification intelligente du catalogue de Messieurs Ch. Balme et Cie, mardi dernier, pour 11,783 balles, un chiffre sans précédent, valant plus de 5 millions de francs, qu'ils ont réalisés en une heure et demie, en donnant autant de satisfaction aux vendeurs qu'aux acheteurs.

A l'intérieur, on signale des tendances d'améliorations des affaires de fabrique par suite du temps généralement favorable aux récoltes en Europe.

C'est l'exportation qui donne le ton au marché en prenant souvent les deux tiers des qualités adjugées.

Jusqu'à ce jour, on a offert 99,979 balles, desquelles 95,172 balles sont vendues et 4,807 balles retirées. Dans les 12 catalogues de la 3me semaine, on offrira 10.296 balles Sydney ; 15,710 balles Port Philippe ; 2,675 balles Van Diémen ; 9,973 balles Adelaïde; 3,430 balles Stran River ; 10,816 balles Nouvelle-Zélande, ensemble 52,760 balles d'Australie et 6,046 balles du Cap de Bonne-Espérance.

On nous écrit de Marseille à la date du 20 mai :

Nous continuons à n'enrégistrer que des affaires peu importantes. Notre fabrique se plaint toujours ; le fait est qu'elle ne nous passe que très peu d'ordres.

On a débarqué quelques tous petits lots de Persé de la nouvelle récolte, mais qui ne peuvent encore donner aucune opinion sur ce qu'elle sera ultérieurement. Nous avons malheurement constaté un lot fraudé ; nous croyons devoir le signaler, car si cela se reproduisait les affaires seraient beaucoup plus difficiles.

Le mouvement commercial de la semaine se résume comme suit :

724 b. vendues
1471 b. arrivée pour notre place.
Notre Stock s'élève à 30567 balles.

Détail des ventes de la semaine

Les *Georgie* 1re *tonte* B. se sont vendues fr. 1 55.
Les *Grèce blanche* fr. 1,15 à 1.20.
Les *Corse noire* fr. 0.97 1/2 à 1.00.
Les *Petit Bagdad blanche* 1.62 1/2.

H. Caune, Courtier de commerce

PRODUITS DIVERS

Anvers, le 21 mai.

Froments calmes, prix soutenus.
Seigles fermes.
Pétrole tendance baisse
Disponible 19,00, courant 19,00, juin 19,00, 4 derniers, 20,75.
Sucre tendance faible.
Disponible 57,00, 3 d. d'oct. 52.
Cafés : Fermes. On a vendu 810 sacs Rio 24 cents, 310 d°, à livrer à 23 1/2 cents et 145 Haïti de 30 à 33 cents le demi kilos acq.

Londres, 21 mai.

Temps magnifique.
Cargaisons flottantes
Marché calme, tendance lourde.
Cargaisons arrivées : 3 ; à vendre 12.

Marseille, 20 mai, soir.

Blés. Marché calme, cours sans changement. Ventes de la journée, 8,800 qx. disp. Importations 9,780 qtx.
Tendre Pologne 26,75, Tendre Sandomirka 27,50, dur Bône poids 125 k. 25,75, Tendre Redwinter n° 2, 29.25, Tendre Danube 24.875, Tendre Varna 24 375 les 100 kilos.
Graines oléagineuses. Calmes. On a vendu 1,800 qtx Sésames Calcutta noire 32.50 Arachides décortiquées Bombay à 28 les 100 kilos.
Cafés. Marché calme. On a vendu 860 sacs Rio de Janeiro de 53 à 55 les 50 k. ent.
Sucres. Calmes. On a vendu 200 sacs Cayenne bonne quatrième à 56 les 100 kilos.

Londres, 21 mai.

Sucres bruts fermes aux cours précédents.
Raffinés. Affaires actives, prix en faveur des vendeurs.

Le Hâvre, 21 mai.

Cafés : Affaires actives. On a vendu 7,750 sacs dont 830 Haïti Port-au-Prince de 62 à 65 ; 100 Haïti Gonaïves à 68; 420 Haïti de 64 à 65 ; 600 Cap à 63 ; 700 Rio non lavés à 57 ; 5,000 Santos non lavés à livrer à 64, et 100 Malabar à 87 les 50 kil. ent.
Cacaos en hausse. On a traité 100 sacs Haïti à 106 les 100 kil.
Saindoux fermes. On a vendu 300 tierçons Wilcox s/juillet-décembre à 67 les 50 kil.

Cours commerciaux du marché de Paris

Paris, 21 mai 1881.

Huile de lin			
Huile de Colza (100 k., fut com., esc. 1 0/0)			
Courant	74	à	.. ..
Juin	74 25	à	.. ..
Juillet-août	75 ..	à	.. ..
Quatre derniers	76 ..	à	.. ..
Courant	64 75	à	.. ..
Juin	65 .	à	.. ..
Juillet-août	65 50	à	.. ..
Quatre derniers	66 ..	à	.. ..
*Spitituéux (1re qual., l'h. 80°, fût c., esc. 10/0			
Courant	63 ..	à	.. ..
Juin	63 ..	à	.. ..
Juil et-Août	62 75	à	.. ..
Quatre derniers	60 ..	à	.. ..
Sucres 88° saccharimetriques (100 k.)			
N° 10 (13 courant	60 25	à	.. ..
Sucres n° 3 Blancs			
Courant	70 60	à	.. ..
Juin	70 80	à	.. ..
Juil et-août	71 10	à	.. ..
Quatre d'octobre	62 75	à	.. ..
Sucres raffinés			
Disponible	113 ..	à	114 ..
Farines 8 marques (159 k., t. c., esc. 1/2)			
Courant	64 ..	à	.. ..
Juin	63 30	à	.. ..
Juillet-août	62 10	à	.. ..
Quatre derniers	59 10	à	.. ..
Marque Corbeil (159 k.)	64 ..	à	.. ..
Blés 77/75 k., sans escompte (comptant)			
Courant	28 75	à	.. ..
Juin	28 60	à	.. ..
Juillet-août	28 30	à	.. ..
Quatre derniers	27 30	à	.. ..
Seigles (70/72 k., sans escompte, au comp.			
Courant	23 25	à	.. ..
Juin	23 25	à	.. ..
Juillet-août	21 50	à	.. ..
Quatre derniers	20 ..	à	.. ..

Cours des sucres et du 3/6 de Lille du 21 mai 1881.

Sucres	Cours offic.	Cours comm.	Offerts	Demandés
Sucre ind. 88 degrés	59 ..	.. ..	.. ..	.. ..
— — nos 7 à 9	.. ..	.. ..	.. ..	.. ..
— en grain, 6k. net	118 ..	.. ..	.. ..	.. ..
Sucre numéro 3	.. ..	.. ..	.. ..	.. ..
— indigène n° 3	.. ..	.. ..	.. ..	.. ..
3/6 betteraves dispon.	.. ..	.. ..	.. ..	.. ..
— courant	.. ..	.. ..	.. ..	.. ..
Graines disponibles	.. ..	.. ..	.. ..	.. ..
— fin 1re q. dispon.	.. ..	.. ..	.. ..	.. ..
— — courant	.. ..	.. ..	.. ..	.. ..
— Mélasse dispon.	.. ..	.. ..	.. ..	.. ..
— à livrer, 4 premiers	.. ..	.. ..	.. ..	.. ..
— — 4 janvier	.. ..	.. ..	.. ..	.. ..
— — 4 d'avril	.. ..	.. ..	.. ..	.. ..
— — 4 derniers	.. ..	.. ..	.. ..	.. ..
— — prochain	.. ..	.. ..	.. ..	.. ..

Marché aux huiles de Lille
Cours précédents.

	Huiles Pas-de-Calais		Graines Pas-de-Calais		Tourteaux les 100 k.	
Colza	65 50	.. ..	18 ..	23 ..	17 25	18 ..
— esp. b. q.	72 50	.. ..	.. ..	.. ..	.. ..	50
Œill. b. goût	.. ..	.. ..	33 ..	35 ..	.. ..	.. ..
— rousse	.. ..	.. ..	.. ..	.. ..	.. ..	.. ..
Jaméline	61 ..	.. ..	16 ..	19 ..	17 ..	17 0
Chanvre	.. ..	.. ..	.. ..	.. ..	15 ..	15 0
Lin du pays	64 50	.. ..	24 ..	25 50	23 ..	23 0
Lin étranger	62 ..	.. ..	22 50	24 ..	25 ..	27 5

Cours du 21 mai 1881

Huile de coza	..	à	.. ..
Huile épurée pour quinquet	..	à	.. ..
Lin du pays	..	à	.. ..
Lin étranger	..	à	.. ..
Caméline	..	à	.. ..
Chanvre	..	à	.. ..

CHANGES

Valeurs se négociant à 3 mois

Amsterdam-Rotterdam		
Papier long	Papier court	
207 3/8 à 207 5/8	206 7/8 à 207 1/8	et 4 0/0
Allemagne		
122 1/8 à 122 3/8	121 13/16 à 122 1/16	et 4 0/0
Vienne et Trieste		
212 /. à 212 1/2	212 /. à 212 1/2	et 4 0/0
Barcelone		
500 /. à 502 /.	500 /. à 502 /.	et 4 0/0
Madrid		
498 /. à 500 /.	498 /. à 500 /.	et 4 0/0
Lisbonne et Porto		
549 /. à 551 /.	548 /. à 550 /.	et 4 0/0
Saint-Pétersbourg		
251 /. à 252 /.	252 /. à 253 /.	et 4 0/0
New-York		
515 /. à 517 1/2	516 /. à 518 /.	m. 3 0/0

Valeurs se négociant à vue :

Londres		
25 18 /. à 25 23 /.	25 17 1/2 à 25 22 1/2	m. 2 1/2
Chèque	25 19 /. à 25 24 /.	
Belgique		
1/16 p. à 1/16 pair	3/16 p. à 1/16 p.	m. 4 1/2
Italie (lire)		
2 /. p. à 2 1/2 p.	2 /. p. à 2 1/2 p.	m. 4 0/0
Italie (or)		
Pair à 1/4 b. 1/4	1/4. b. à 1/4. b.	m. 4 0/0
Suisse		
Pair à 1/8 b. /.	3/16 p. à 1/16 b.	m. 4 1/2

Matières d'or, d'argent, etc.

Or en barre 1000/1000, le k.	
3,437 francs	3 /. à 5 /. 0/00 pme
Arg. en barre à 1000/10000, le kilogr. 218 fr. 89 c	127 1/2 à 132 1/2 p.
Quadruples espagnols	81 25 à 81 75
Id. colombiens et mexicains	80 50 à 80 75
Piatres mexicaines	4 65 /. à 4 67 1/2
Souverains anglais	25 17 1/2 à 25 22 1/2
Banknotes	25 20 /. à 25 25 /.
Aigles des Etats-Unis	103 50 à 104
Guillaume (20 marcs)	24 57 à 24 72
Impériales (Russie)	20 62 à 20 67

A peine la **Société Française Financière** a-t-elle annoncé qu'elle ouvre ses guichets à une souscription publique à **16,000 obligations** de la Société Générale des Bitumes et asphaltes français et d'entreprises de Travaux Publics que, déjà, les demandes affluent de toutes parts.

L'exploitation de ses usines d'une richesse considérable et ses marchés pour la construction et l'entretien des trottoirs, dallages, aires et chaussées bitumés et asphaltés de la ville de Paris font rechercher ce placement, qui offre les garanties les plus complètes et donne un revenu assuré de 5.95 pour tout sans compter une prime de 80 francs par obligation.

4272—19448

Sauvez les enfants

sans médecine, sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de Santé, dite :

REVALESCIERE

Du BARRY, de Londres

« Je n'oublierai jamais que je dois la préservation de la vie d'un